

ANIMATION DE GROUPE

SUGGESTION POUR UN USAGE DU PARCOURS DE MÉDITATIONS

Cette proposition vise à aider les groupes de maison à vivre un temps de méditation, de réflexion et de partage autour du thème de la Journée du SEL : Un travail. Un avenir. Une espérance.

ACCUEIL (5 min)

Commencer la rencontre en regardant ensemble la bande-annonce de la Journée du SEL *(également à télécharger dans le dossier de la JDS)*.

INTRODUCTION AU THÈME (5-10 min)

L'animateur du groupe de maison donne quelques mots de présentation du thème du lien entre travail et pauvreté en se basant sur **les fiches de réflexion de Daniel Hillion et / ou Marjorie Legendre** *(à retrouver dans le dossier de la JDS)*.

TEMPS DE MÉDITATION, RÉFLEXION, PARTAGE (20-25 min)

Les participants se répartissent en binômes. Chaque binôme choisit (ou se voit attribuer) une des sept méditations bibliques du parcours *(voir pages 3 à 9)*.

Déroulé proposé :

- prière pour remettre ce temps entre les mains de Dieu,
- lecture du texte biblique,
- échange à partir du canevas de questions type (voir ci-dessous),
- lecture de la méditation associée.

Canevas de questions type :

- En quoi est-ce que ce texte peut m'interpeller dans ma façon de voir le travail ?
- En quoi est-ce que ce texte peut m'aider à relier travail et souci des pauvres ?
- Y a-t-il quelque chose que je peux mettre en pratique de façon personnelle ? Par rapport à ceux qui m'entourent ? Par rapport aux personnes vivant dans la pauvreté ?

MISE EN COMMUN (15 min)

Le groupe se retrouve au complet. Chaque binôme partage brièvement :

- une idée forte retenue,
- une application concrète pour la vie quotidienne et/ou communautaire.

TÉMOIGNAGES EN IMAGES (5 min)

Le groupe regarde l'une des vidéos (parrainage ou projets) de la Journée du SEL *(à retrouver dans le dossier de la JDS)* pour relier la réflexion biblique à des actions concrètes sur le terrain.

TEMPS DE PRIÈRE (10-15 min)

Le groupe termine par un temps de prière en rapport avec le thème.
Ce temps peut inclure :

- prière pour les personnes en situation de pauvreté,
- prière pour le travail, la dignité et l'espérance,
- prière pour discerner des engagements personnels ou collectifs.

LUC 12.19

Quelle est notre image du travail ? Pour beaucoup de personnes, c'est un mal nécessaire : nous avons besoin de travailler pour vivre mais si nous pouvions nous en passer, nous le ferions. Nous rêvons de vacances, de retraite… ou de gagner au loto.

Dans Luc 12.13-21, Jésus raconte une parabole dont le principe est le suivant : ***« Gardez-vous attentivement de toute cupidité ; car même dans l'abondance, la vie d'un homme ne dépend pas de ce qu'il possède. »*** (Luc 12.15)

L'histoire qui suit parle d'un homme dont les récoltes ont été si bonnes qu'il semble pouvoir travailler beaucoup moins (ou plus du tout) : ***« … et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années ; repose-toi, mange, bois et réjouis-toi. »*** (Luc 12.19)

Qu'est-ce qui ne va pas dans l'attitude de l'homme de la parabole – que Dieu appelle « insensé » ? (cf. Luc 12.20) Est-ce que c'est mal de vouloir se reposer, profiter de la vie ou jouir d'une situation agréable ? Non. L'apôtre Paul dit que Dieu nous donne tout avec abondance, pour que nous en jouissions (cf. 1 Timothée 6.17).

Le problème est ailleurs. C'est d'abord que l'homme de la parabole a cru qu'avec ses bonnes récoltes, il avait atteint son but dans la vie. Il a dû se dire quelque chose comme : maintenant mon existence est entre mes mains, je contrôle les choses, je fais ce que je veux. C'est ce que Paul appelle être orgueilleux et mettre son espérance dans des richesses incertaines (cf. 1 Timothée 6.17).

Mais on peut aussi réfléchir à la façon dont cet homme envisageait son travail. Celui-ci n'était que pour **lui** : une fois qu'il avait obtenu ce que **lui** voulait, il ne ressentait plus le besoin de travailler. Or le travail ne se réduit pas à cela : il est aussi et d'abord **pour Dieu**. Il fait partie d'une **vocation** divine.

D'autre part, on peut remarquer que le **prochain** est totalement absent de la parabole : à aucun moment l'homme en question n'envisage de faire profiter quelqu'un d'autre que lui des fruits de son travail.

Si l'on travaille pour soi et les siens, on devrait travailler aussi pour être en mesure de partager avec les autres et en particulier avec ceux qui sont dans le besoin. Paul écrit que les riches doivent être riches en œuvres bonnes et généreux. C'est comme cela qu'ils amasseront un beau et solide trésor pour l'avenir (1 Timothée 6.18-19), bref qu'ils seront « riches pour Dieu » comme le dit la conclusion de la parabole (cf. Luc 12.21).

Savons-nous faire profiter les autres du fruit de notre travail ?

GENÈSE 3.19

De tous les textes de la Bible qui parlent de travail, l'affirmation de Genèse 3.19 sur le fait que l'homme mangera son pain à la sueur de son front, est sans doute la plus connue. Certains lecteurs de la Bible en ont conclu que le travail était une punition de Dieu en conséquence de son péché.

Mais ce n'est pas ce que dit le texte ! Oui, Genèse 3.16-19 parle des conséquences du péché pour la femme et pour l'homme. Il dit que l'enfantement et le travail seront pénibles : mais il n'affirme en aucun cas qu'avoir des enfants ou travailler seraient des punitions divines ! Au contraire, Dieu avait dès le commencement appelé les humains à être féconds, à multiplier, à remplir la terre et à la soumettre, à cultiver le jardin et à le garder (Genèse 1.28 et 2.15).

Ce qui change avec le péché, c'est que tout est devenu difficile. Le sol dont on cherche de la nourriture produit des chardons et des broussailles. Le résultat est souvent décevant : *« … tu mangeras l'herbe de la campagne. »* Le programme est nettement moins enthousiasmant que dans le jardin d'Éden !

À la fin, une forme d'échec est annoncée : le travail se déroulera *« jusqu'à ce que tu retournes dans le sol d'où tu as été pris ; car tu es poussière, et tu retourneras à la poussière »* (Genèse 3.19). L'homme devait soumettre la terre et c'est le sol qui aura le dernier mot, « sous le soleil ».

Ce qui est annoncé ici n'est pas facile. C'est le contexte dans lequel les tensions au travail mais aussi l'exploitation et la pauvreté peuvent et vont se manifester. Mais il y a, indirectement, une lueur d'espoir : les humains continueront à avoir des enfants et ils réussiront quand même à tirer leur nourriture du sol et à manger du pain. Dieu fait continuer la vie malgré le péché.

Il y a là pour nous un appel à l'espérance : si Dieu n'a pas abandonné l'humanité après la chute, c'est parce qu'il a un plan de salut en Jésus-Christ. Il en a d'ailleurs parlé en évoquant le jour où la descendance de la femme écraserait la tête du serpent (Genèse 3.15).

Nous sommes tous sur le même bateau. Pour tous, la vie a une bonne dose de pénibilité. Mais certains ont des difficultés particulières pour pourvoir à leurs besoins. Plutôt que de rentrer dans les rapports de domination malsaine qui caractérisent souvent un monde déchu (cf. Genèse 3.16 : *« il dominera sur toi »*), **pourrions-nous trouver des moyens de nous montrer solidaires en manifestant notre espérance de la victoire promise par Dieu sur le mal ?**

PSAUME 104.22-24

Le Psaume 104 est une célébration du Dieu Créateur : *« Que tes œuvres sont en grand nombre, ô Éternel ! Tu les as toutes faites avec sagesse. La terre est remplie de ce que tu possèdes. »* (verset 24) La réalité du péché est évoquée (avec la mention des pécheurs et des méchants au verset 35 et, peut-être, en rapport avec le Léviathan au verset 26) mais elle ne se trouve pas au premier plan. Il est plutôt question de la puissance, de la sagesse et de la bonté de Dieu qui se manifestent dans sa création.

Notre monde est marqué par le péché, mais parce que Dieu a un plan de salut en Jésus-Christ, il préserve encore beaucoup de bonnes choses issues de sa création. Le Psaume 104 nous en fait contempler quelques-unes.

Au sein de ce tableau il est question du travail : *« L'homme sort (pour se rendre) à son ouvrage et à son travail jusqu'au soir. »* (Psaume 104.23) Dieu a fait l'homme pour qu'il travaille. Son ouvrage n'est pas une triste nécessité. Le sens de l'activité du croyant n'est pas uniquement de rendre témoignage à ses collègues, à ses clients ou à ses prestataires. Alors que les animaux agissent par instinct et « demandent à Dieu leur nourriture », l'être humain seul est image du Dieu qui travaille. Il accomplit quelque chose qui dépasse le fait de se débrouiller pour avoir de quoi manger.

En tout cas, il devrait en aller ainsi ! C'est pour cela que le chômage prolongé ou les emplois dégradants ou apparemment vides de sens ont quelque chose d'aussi dramatique. Il est terrible de travailler sans pouvoir vivre dignement **de** son travail et **dans** son travail. Chacun devrait pouvoir apporter sa contribution à la vie de la société humaine par une activité qui permet de participer de façon positive à quelque chose d'utile pour les autres et de glorifier le Seigneur.

« L'homme sort (pour se rendre) à son ouvrage et à son travail jusqu'au soir. » (Psaume 104.23) Ce verset nous présente la situation « normale » pour les humains. Mais notre monde est parfois si « anormal » dans son fonctionnement ! La question qui se pose à nous est alors la suivante : **pourrions-nous aider d'autres personnes, en particulier celles qui se trouvent dans la pauvreté – mais peut-être aussi nos collègues ou nos collaborateurs, à vivre le travail un peu plus comme le Dieu Créateur l'a voulu ?**

JOB 24

Le livre de Job raconte l'histoire d'un homme *« intègre et droit »* qui *« craignait Dieu et s'écartait du mal »* (Job 1.1). Pourtant, il perd tout du jour au lendemain et passe d'une situation de prospérité et de bonheur à un malheur extrême.

Cela semble tellement injuste, anormal et incompréhensible ! Pourtant, Job n'est pas un cas complètement unique. Quand on observe le monde, il y a souvent de quoi se sentir perdu, effrayé, révolté.

Au chapitre 24, Job évoque la situation des pauvres de son temps. Et il affirme :

« Ils sont tout nus, sans vêtement,
Et affamés, ils portent les gerbes ;
Dans les enclos ils font de l'huile,
Ils foulent le pressoir et pourtant ils ont soif […] » (24.10-11)

Le travail humain est devenu pénible après la chute mais le travail des pauvres est souvent encore plus pénible que celui des autres. Plus dangereux aussi parfois. Le pauvre n'obtient pas assez de nourriture de son travail pour vivre bien. Job dit que les pauvres ont faim alors qu'ils portent des gerbes (qui servent pour la nourriture) et soif alors qu'ils foulent le pressoir (pour faire du vin).

La théologienne Marjorie Legendre écrit que *« la plupart des difficultés que les personnes expriment au sujet de leur travail sont des difficultés relationnelles : un mauvais management, la pression de la hiérarchie, des actionnaires, l'attitude des collègues, le harcèlement, etc. »* Dans les situations de pauvreté cela peut tourner à l'exploitation pure et simple. En Job 24.6, ceux dont il est question « vendangent la vigne du méchant » – et ils n'en retirent même pas ce qu'il faut pour pouvoir se couvrir la nuit (cf. Job 24.7).

Le travail du pauvre ne lui permet pas de vivre dignement et de faire vivre dignement les siens. Dans les pires des cas, il peut aller avec un enfermement dans la pauvreté, comme quand on travaille pour rembourser une dette dont on sait qu'on ne viendra jamais à bout.

Le tableau est sombre mais il faut parfois commencer par regarder en face la réalité du monde dans lequel nous vivons.

La Bible ne s'arrête pas à Job 24. Le Nouveau Testament dit : *« Vous avez entendu parler de la fermeté de Job, et vous avez vu la fin que le Seigneur lui accorda, car le Seigneur est plein de compassion et de miséricorde. »* (Jacques 5.11) Il y a une espérance pour l'avenir. Elle est liée à Jésus. Elle éclaire le présent.

Si le travail est un tel lieu de souffrance pour les pauvres, ne devrait-il pas être aussi un domaine particulièrement important à investir pour lutter contre la pauvreté ? Pouvons-nous encourager des initiatives qui ne se contentent pas de donner des biens mais qui développent des capacités ?

LÉVITIQUE 25.8-17, 25-28

La loi du jubilé, en Lévitique 25, est complexe dans ses détails ; son sens profond n'est pas si simple à discerner ; certains spécialistes (mais pas tous) pensent même qu'elle n'a jamais été réellement mise en pratique par le peuple d'Israël. Comme le dit le théologien Craig Blomberg : « *La célébration de l'année du jubilé est enveloppée de mystère.* »

Le principe de base de cette loi est que chacun pouvait prendre un nouveau départ tous les 50 ans : retrouver sa propriété (c'est-à-dire sa terre) s'il avait dû la vendre, par exemple en raison de la pauvreté (cf. Lévitique 25.25-28) ; mais aussi retrouver la liberté s'il avait dû se vendre lui-même, comme cela se faisait à l'époque (cf. Lévitique 25.35-55).

La loi en question concerne bel et bien le travail : la propriété que l'on retrouvait lors du jubilé était un domaine agricole permettant de produire de quoi vivre et faire vivre sa famille (comme la vigne que Naboth refuse de vendre au roi Achab et qu'il appelle ***« l'héritage de mes pères »*** – 1 Rois 21.3). Les propriétés situées en ville bénéficiaient d'une législation beaucoup moins généreuse et on ne les récupérait pas lors du jubilé (Lévitique 25.29-30).

L'Israël ancien était en effet une société rurale dans laquelle l'accès à la terre était une question cruciale. La loi du jubilé aurait dû avoir comme conséquence de limiter les situations dans lesquelles les gens ne pouvaient pas vivre du fruit de leur travail. En leur donnant et en leur redonnant une « propriété », ils pouvaient travailler et ne pas dépendre de dons ni subir la précarité ou l'exploitation. Pour une société moins rurale, le théologien Ron Sider a suggéré que l'accès à l'éducation pourrait jouer un rôle analogue : ouvrir la porte à un travail permettant de vivre dignement.

La loi du jubilé avait, cependant, un sens encore plus profond : elle inculquait aux Israélites la notion de rachat et de rédempteur (cf. Lévitique 25.25 et 47-49) et était reliée au jour des expiations (Lévitique 25.9-10). Elle offrait une image de l'œuvre de Jésus qui a lui-même présenté sa mission comme un jubilé, **« une année de grâce du Seigneur »** (cf. Luc 4.18-19). Le message du jubilé est spirituel avant d'être social.

Dans la Bible le social et le spirituel ne sont pas séparés : l'expiation des péchés, la rédemption, la libération, le nouveau départ que Jésus nous a accordés, tout cela devrait avoir pour conséquence de notre part une nouvelle manière de vivre dans la société et dans le monde du travail.

Que pourrions-nous faire pour vivre au sein des réalités terrestres d'une manière qui donne un peu plus sa place à chacun et notamment aux plus pauvres ?

COLOSSIENS 3.22-4.1

Plusieurs passages du Nouveau Testament détaillent les principes de la vie quotidienne entre conjoints, parents et enfants et aussi maîtres et serviteurs (voir Éphésiens 5.21-6.9, Colossiens 3.18-4.1, Tite 2.1-10, 1 Pierre 2.17-3.7). Ils donnent parfois l'impression de chercher à préserver le *statu quo*, d'être très « conservateurs ».

Cette façon de voir n'est que partiellement juste. Certes, les passages en question sont très peu « révolutionnaires ». Pourtant, ils sèment des graines dont la germination peut mener très loin en termes de changements dans l'ordre des choses.

Dans Colossiens 3.22-25, l'apôtre Paul s'adresse à des « serviteurs ». Le mot signifie en fait « esclave ». À l'époque du Nouveau Testament, la situation des esclaves pouvait être assez variée – elle ne correspondait pas forcément au pire de ce que l'on peut imaginer en entendant le mot. C'était en tout cas une position qui plaçait en état d'infériorité sociale par rapport à un maître.

Or Paul dit non seulement d'obéir à son maître mais même de servir Christ le Seigneur dans l'accomplissement de la besogne d'esclave ! Il y a là de quoi faire réfléchir : il est possible de servir le Christ dans et par son travail même dans des conditions sociales qui s'éloignent beaucoup de l'idéal voulu par Dieu. Le fait même d'obéir à son maître parce que l'on sert le Christ est un début de libération : Paul dit que l'esclave qui a été appelé dans le Seigneur est un affranchi du Seigneur (1 Corinthiens 7.22). On échappe à son maître par quelque côté quand on le sert pour l'amour de Dieu. Le travail de l'esclave, du pauvre, de celui qui souffre dans son occupation professionnelle peut être offert au Christ – même si dans les pires cas, il peut aussi devenir une détresse et une exploitation dont la seule chose qu'il faille viser est d'en être délivré.

Pour autant, il ne s'agit pas de justifier le *statu quo* : en effet l'apôtre Paul s'adresse aussi aux maîtres en exigeant d'eux ce qui est juste et équitable et en les remettant à leur place véritable : ***« … sachant que, vous aussi, vous avez un Maître dans le ciel. »*** (Colossiens 4.1)

Les perspectives bibliques **relativisent** l'importance du travail. La relation au Seigneur est « la » grande affaire de notre vie. Mais une fois cela vu, elles nous apprennent aussi à investir le travail différemment : ***« comme pour le Seigneur »***, de façon ***« équitable et juste »*** en souvenant que l'on a soi-même ***« un Maître dans le ciel »***.

Comment cela peut-il se traduire dans notre vie avec un potentiel libérateur pour ceux qui vivent dans la pauvreté, au bas de l'échelle sociale ou pour toute personne que Dieu place sur notre chemin ?

GENÈSE 1.26-28 ET MATTHIEU 28.16-20

Le premier chapitre de la Genèse nous présente la mission donnée par Dieu à l'humanité au commencement. Le dernier chapitre de l'Évangile selon Matthieu parle de la mission confiée aux apôtres – et après eux à l'Église.

Deux « missions », deux « mandats », que l'on appelle parfois le mandat créationnel et le mandat missionnaire : ils sont liés mais ne se recouvrent pas totalement. L'un s'adresse à toute l'humanité, l'autre aux disciples du Christ.

Ces deux mandats donnent une direction et un sens à notre vie. Ils canalisent notre obéissance au Seigneur et l'inscrivent dans un grand projet. Notre contribution est peut-être toute petite : mais elle fait partie du plan de Dieu.

Ces deux mandats visent une œuvre **collective** : personne ne peut à lui tout seul *« remplir la terre et la soumettre »* ni *« faire de toutes les nations des disciples »*. Pour fonctionner, ils supposent que chacun joue son rôle… et aide son prochain à jouer le sien s'il en est empêché.

Nous sommes tous conscients du fait que, dans l'Église, nous avons besoin d'être équipés, formés, accompagnés pour mettre en œuvre nos dons. Mais nous rendons-nous compte de l'importance d'aider notre prochain, qu'il soit chrétien ou pas, à jouer son rôle dans la mission que Dieu a confiée à l'humanité au commencement ?

Pour beaucoup, participer au mandat créationnel voudra dire… travailler. Et pour les personnes qui vivent dans la pauvreté, c'est un défi quotidien. Et s'il était crucial d'envisager la lutte contre la pauvreté comme un effort pour faciliter pour chacun la possibilité de participer au mandat commun, qui nous concerne tous ? Et si nous avions besoin de nous rendre compte que la Bible ne parle pas seulement de « la » mission de l'Église – comme si tout le reste perdait son importance devant l'impératif de faire de toutes les nations des disciples – mais de deux mandats ? Investir le monde du travail pour le bien commun, avec un souci particulier pour les plus pauvres, c'est aussi servir Dieu.

Dans l'accomplissement des missions que Dieu nous confie, il est très important que chacun joue son rôle… mais Celui qui fait la différence, c'est le Seigneur. C'est pourquoi, le mandat créationnel commence par ces mots : Dieu les **bénit** (Genèse 1.28). Quant au mandat missionnaire, il est encadré par ces paroles : *« Tout pouvoir m'a été donné dans les cieux et sur la terre. »* et : *« Et voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde. »* (Matthieu 28.18 et 20)

Méditons ces paroles pour en recevoir paix et repos au sein même de notre activité !